

Olivar Asselin 1874 -1937

Il fut l'un de nos plus brillants intellectuels au tournant du XXe siècle : journaliste et publiciste, il connut une vie agitée. Esprit précis et passionné à la fois, capable de gestes d'éclat, il incarna le type du journaliste d'opinion à la française. Montrant de nettes sympathies à gauche (à l'échelle de son temps) il fut anti-*establishment* et anticlérical. C'est contre les vues impériales britanniques et pour la culture française que s'exprima son nationalisme. Son intransigeance éthique et politique le maintint très pauvre mais indépendant presque toute sa vie.

À la fois héritier d'Arthur Buies, contemporain de Lionel Groulx et de dix ans l'aîné de Jules Fournier, Olivar Asselin est né à Saint-Hilarion, dans le comté de Charlevoix. Il doit interrompre ses études classiques au Collège de Rimouski (1886-1892) pour aider sa famille dont la tannerie a brûlé. Il part alors pour Fall River, Mass., travailler avec des Franco-Américains dans les filatures (1892-1900) et il restera marqué par cette expérience de la condition ouvrière la plus abrutissante. Il publie alors ses premiers articles dans *Le Protecteur* de Fall River.

Avec Buies qui avait participé aux campagnes de Garibaldi, Asselin partage un romantisme militaire lié à l'émergence des nations. Voulant contourner l'armée impériale britannique qui cherche à écraser les Boers d'Afrique du Sud (1880-1881 et 1899-1902), il cherche naïvement et vainement à entrer dans la Légion étrangère française. Puis, en 1898, c'est sous l'uniforme américain qu'il participe directement à la guerre avec l'Espagne.

La grande décision de sa jeunesse fut de rentrer au Québec pour soutenir la carrière d'Henri Bourassa, « digne héritier de Papineau », contre Ottawa et Londres. Asselin fonde la Ligue Nationaliste en 1903 puis le journal hebdomadaire *Le Nationaliste* l'année suivante. Avec Omer Héroux et Armand Lavergne, Asselin prend les combats sous sa signature. Il attaque l'aristocratie et le moralisme abusifs de Mgr Paul Bruchési (qui, en 1904, fait fermer le journal *Les Débats*, puis en 1909, condamne le roman *La scouine* d'Albert Laberge comme vulgaire pornographie) et dénonce nommément les 3% de grands bourgeois Canadiens-Français qui se sont enrichis en s'alliant aux intérêts politiques et économiques anglais depuis l'Acte d'Union de 1840. Au moment, où les lois Combes et Briand sont débattues dans la presse de France, il demande avec plusieurs autres la séparation de l'Église et de l'État au Québec.

Sa carrière d'éditorialiste s'accélère : en 1906, Jules Fournier vient le rejoindre au *Nationaliste* et le remplacera deux ans plus tard. En mai 1909 survient un incident qui va lui donner une notoriété générale. Depuis la tribune de la presse à l'Assemblée Législative, Asselin descend sur le parquet de la Chambre et va gifler le ministre des Travaux Publics Louis-Alexandre Taschereau qui, sous le couvert de l'immunité parlementaire, venait de l'accuser d'avoir menti dans ses brochures sur la corruption du gouvernement. Il faut se rappeler que la presse d'opinion pratiquait une écriture abrupte et crue qui ne serait pas tolérée aujourd'hui. Voilà Asselin en prison. Jules Fournier qui le défend dans son journal est incarcéré à son tour. Les citoyens de Montréal descendent dans la rue : Fournier est libéré et les deux journalistes deviennent des héros.

En janvier 1910, le même tandem participe à la fondation du journal *Le Devoir* autour d'Henri Bourassa mais, trop indépendants, ils le quittent quelques mois plus tard. Asselin ira écrire dans le nouvel hebdomadaire de Jules Fournier, *L'Action*. En 1911, le candidat Asselin est défait une deuxième fois aux élections. et part pour l'Europe. Puis, élu président de la Société Saint-Jean-Baptiste, il dérange par son franc parler et à cause de ses nombreux ennemis politiques. On le suspend.

En 1915, croyant la France en danger, Olivar Asselin surmonte son opposition à la conscription : il s'enrôle dans l'armée britannique et lève le 163^e bataillon qui sera incorporé au Royal 22^e régiment (« Pourquoi je m'enrôle », 1916). Le major Asselin est fait Chevalier de la Légion d'Honneur pour bravoure sur la Crête de Vimy. Il assiste à la conférence de Paris sur les traités de paix.

Pendant son absence, Jules Fournier meurt à Ottawa. Asselin se sent alors fatigué, sans ressources et isolé. À son retour, Il essaie de gagner sa vie comme publicitaire mais ne résiste pas

longtemps à l'appel de l'arène publique. La critique historique et littéraire occupe une bonne place dans son corpus. Ainsi en 1923, il publie un texte polémique, *L'œuvre de l'abbé Groulx*, qui lui permet d'attaquer les adversaires de l'historien.

Il rédige également une substantielle préface à *L'Anthologie des poètes canadiens* préparée par Jules Fournier, dont il complète le contenu avec Thérèse Surveyer-Fournier pour publication posthume (1920) et qui donne un état des lieux fort sévère de notre littérature. Désormais, c'est Lionel Groulx qui va remplacer Fournier dans son monde comme penseur de référence.

Mais un virage nouveau vient alors orienter la fin de sa vie : « Ma véritable existence a commencé avec la re-fondation du Refuge Notre-Dame-de-la-Merci, en 1925. » Asselin s'engage dans une vie caritative intense. Préfigurant l'abbé Pierre, il s'identifie à cette œuvre qui assiste les vieillards démunis et abandonnés. Sans se réconcilier avec la hiérarchie cléricale, il se jette dans le dévouement personnel avec intensité pendant les douze années qui lui restent. À la surprise de ses amis, il ira jusqu'à se faire Frère de Saint-Jean-de-Dieu et portera l'habit religieux dans son cercueil.

Il reprend pourtant du service lorsque, en 1930, le même Taschereau qu'il avait giflé, devenu premier ministre, lui offre la direction du *Canada*, journal bien établi et bien financé. C'est qu'Asselin est craint : son autorité et sa probité sont reconnues. Mieux vaut se le concilier. À la tête du *Canada*, il fait défaire le candidat Camilien Houde aux élections de 1931. Sa charité évangélique ne sembla pas s'étendre à ses adversaires politiques. Il ouvre de grands dossiers sur la progression désolante de l'américanisation des Canadiens-Français. Enfin, dans l'espace de la nouvelle conscience linguistique, il continue d'attaquer le dialecte paresseux parlé au Québec.

Encore une fois, à 59 ans, en 1934, Asselin sort du carcan et quitte la sécurité du *Canada* pour aller fonder *L'Ordre, Organe de culture et de renaissance nationale*. Le niveau de la polémique monte ; les insultes se multiplient, l'anticléricalisme augmente, donc les appuis diminuent. En avril 1935, le cardinal Rodrigue Villeneuve fait insérer une condamnation de *L'Ordre* dans *La semaine religieuse au Québec* et c'est la faillite.

Asselin va tirer une dernière salve en créant avec la même équipe un journal identique, *La Renaissance*, qui va vivre de juin à décembre 1935 et fermer faute de fonds. La carrière d'Olivar Asselin s'achève avec l'arrivée au pouvoir de Maurice Duplessis. L'ère des débats est close. Le temps où les ministères tremblaient devant les éditorialistes est terminé. Asselin meurt en 1937 à Montréal.

Danièle Letocha

Robert Lahaise, préface à *Olivar Asselin, Liberté de penser*. Choix de textes politiques et littéraires, Montréal : Typo, 1997

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps*, t.1 : Le militant, et t.2 : Le volontaire, Montréal : Fides, 1996 et 2001